

## « La mort agit » ou la symptomatologie de Marguerite. Discussion autour de l'écriture de la jouissance sur le corps

bernadette colombel

Tôt, l'enfant se heurte à l'incomplétude du langage pour rendre compte d'événements traumatisants. Entouré de mots, il en retiendra certains avec lesquels il tentera de cerner le trauma. Refoulés, ces mots, des signifiants, constitueront la structure de l'inconscient.

Ultérieurement, quand d'autres événements rappelleront les traumas premiers, à défaut d'un langage exhaustif pour dire ces derniers, les signifiants inconscients vont se répéter en place du trou laissé par le traumatisme; le corps sera alors le lieu souvent privilégié d'une écriture du langage inconscient.

Par l'intermédiaire de Marguerite, une femme en thérapie analytique, nous nous efforcerons de montrer en quoi ses symptômes corporels constituent une écriture de la jouissance sur le corps et comment, par un travail basé sur la parole, elle tente de limiter cette jouissance en se la réappropriant.

Dans une analyse ou une psychothérapie analytique, le déchiffrement de la vie d'une personne renvoie, par la chaîne des associations, à des événements lointains, souvent précoces. On s'étonne parfois qu'une situation apparemment anodine déclenche une crise et amène à consulter. Cette situation plonge alors la personne dans quelque chose qui lui échappe, qu'elle ne peut expliquer; elle la renvoie à des traumas antérieurs. Quand la personne se met à parler, le thérapeute observe qu'un ensemble de situations, de comportements, de maladies ont tendance à se répéter, présentant des points communs. L'analogie constatée ne peut s'expliquer de façon satisfaisante par l'idée de copie, de calque d'une situation sur l'autre (par exemple, au titre où une femme reprendrait quelque chose de la problématique de sa propre mère). C'est par une voie complexe mise en évidence par Freud, celle de l'inconscient, que s'effectue cette répétition. Dans la structure de cet inconscient, le langage joue un rôle primordial. « L'inconscient est structuré comme un langage », a constaté Lacan<sup>1</sup>.

Avant les premiers balbutiements du bébé, le langage laisse des traces sur l'enfant. Ce dernier est inapte à expliquer les traumas premiers, ni même à les comprendre. Toutefois, il les vit intensément, démuné, n'ayant guère le choix de n'y pas prendre part. A ces événements, le petit d'homme associe des mots entendus, qui correspondent de près ou de loin à ces circonstances traumatiques. Ferdinand de Saussure (1960), dans les Cours de linguistique, explique la formation du langage chez un peuple comme un ensemble de sons qui se sont imposés

à la communauté et qui sont venus cerner une masse d'idées flottantes diffuses. À un son qu'il a appelé « signifiant », sans sens au départ, est venu s'accoler une idée qu'il a appelée « signifié ». Tel que l'a pointé Lacan dans le sillage de la linguistique, le travail qu'opère l'enfant confronté à l'incompréhensible nous apparaît de la même nature que celui décrit par de Saussure dans la formation du langage par un groupe; pour l'enfant, toutefois, les sons qu'il retiendra sont ceux présents dans sa communauté, en particulier dans sa famille; ils sont déjà chargés de sens. Ces signifiants vont subir le refoulement, constitueront la structure de l'inconscient; ils n'en seront pas moins actifs, empruntant toutes les voies qui échappent à la vigilance du conscient pour porter leurs effets. Quand l'enfant, plus tard l'adolescent, puis l'adulte qu'il deviendra, se confrontera à nouveau à un événement traumatisant, il se heurtera à l'« incomplétude » du langage pour en rendre compte. Nous appelons « réel » cette sphère de la réalité que le langage est impropre à symboliser. À défaut de mots justes pour dire exhaustivement le réel, les signifiants inconscient vont se répéter en place du trou creusé par le traumatisme, signifiants eux-mêmes impropres à cerner le réel irreprésentable.

Les rêves, les lapsus, les actes manqués apparaissent alors comme une tentative de régler le conflit et de tenter de représenter ce qui ne peut l'être. Quand ces phénomènes, que Freud a analysés dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, restent insuffisants à solutionner le conflit, surgissent des symptômes, dont les symptômes corporels. Ces derniers viennent alors comme une écriture du réel sur le corps, c'est-à-dire d'une réalité pour laquelle le sujet se bute contre la pauvreté du langage pour en rendre compte. À défaut de pouvoir être représentée, quelque chose de ce réel vient marquer le corps, s'écrire en empruntant les signifiants inconscients, à l'insu du sujet. Nous parlons d'écriture dans le sens où les marques qui s'inscrivent sur le corps sont des tentatives de représentation du réel, d'une nature radicalement différente de ce dernier, tout comme l'écriture de la langue diffère fondamentalement de cette langue elle-même.

Tout un chacun est aux prises avec le réel des traumas pour lequel le langage est incomplet. Personne n'est à l'abri de l'inscription du réel sur le corps. Quel humain pourrait affirmer qu'il n'a souffert d'aucun symptôme corporel? Certes, il en est qui apparaissent plus sujets que d'autres à des maux affectant le corps. À notre avis, il existe d'autres modes d'écriture du réel que nous esquisserons en fin de texte, mais le corps demeure le lieu privilégié de cette inscription.

Par l'intermédiaire de Marguerite, nous tenterons de déchiffrer l'impact que des événements de l'enfance ont sur le corps. Nous nous efforcerons de saisir en quoi des événements de la vie d'adulte viennent répéter les traumas premiers et provoquer une symptomatologie. À partir des associations de Marguerite, nous ferons l'hypothèse d'éléments qui ont structuré son inconscient.

Marguerite est une femme de 55 ans, mariée à un ouvrier peintre, originaire d'une ville voisine de son village natal; la seconde de la fratrie et l'aînée des filles, elle est née à la suite d'un second mariage de sa mère, devenue veuve. Son

père, absent quelques mois par année parce qu'il travaillait dans les chantiers, est jumeau avec l'oncle de Marguerite, fermier voisin proche de la famille. Enfant, Marguerite fréquentait quotidiennement la ferme de l'oncle. Actuellement, elle enseigne et est mère de deux filles ainsi que d'un fils adoptif de 25 ans, Stéphane, arpenteur. C'est l'intervention dans le mariage de son fils et ses conséquences qui ont amené Marguerite en psychothérapie. Elle a en effet tenté de retarder le mariage de son fils avec Nathalie; elle voulait éviter, dit-elle, que son fils ne lui reproche ultérieurement de « l'avoir laissé se marier ». Les démarches maternelles ont été suivies de la rupture des fiançailles, dont son fils la considère responsable. L'anxiété et des idées dépressives et suicidaires ont alors surgi chez Marguerite qui a requis une consultation.

La thérapie montrera que ce projet de mariage a été pour elle un point qui l'a replongée sur une scène dramatique. En fait, le blâme qu'elle craignait venir du fils, elle l'avait jeté sur sa mère à laquelle elle avait reproché un jour de « l'avoir laissée se marier ». Quelques mois après que Marguerite se soit ainsi adressée à sa mère, cette dernière fit un accident cérébral vasculaire dont elle sortit profondément handicapée. « Je m'imaginai le sang couler dans sa tête », dira Marguerite. Cette dernière associera alors les deux événements, reproches et accident cérébral vasculaire, posant le premier comme cause du second. Elle se vivra responsable du handicap de sa mère, sa famille la jugeant d'ailleurs comme telle.

En fait, dans l'histoire familiale, les discussions sur le mariage n'étaient pas nouvelles. La grand-mère maternelle avait empêché le mariage de la mère de Marguerite qui voulait épouser un homme venant des Provinces de l'Ouest.

Par les événements que Marguerite rapporte, on observe que le mariage la renvoie à une histoire familiale et personnelle où la relation mère-enfant est questionnée sur un mode menaçant puisque les reproches adressés à la mère auraient eu pour conséquence un grave handicap de cette dernière. Mais, à ceci s'ajoutait pour Marguerite l'idée que le mariage serait la panacée aux maux dont elle souffrait. En effet, adolescente, Marguerite avait consulté pour des symptômes qui accompagnaient les menstruations; le médecin avait alors avancé le mariage comme traitement. « Tout s'arrangera avec le mariage », avait dit le médecin à la mère. Cependant, contrairement au pronostic du médecin, les grossesses et les accouchements qui succédèrent au mariage s'accompagnèrent de symptômes sérieux et faillirent lui coûter la vie. À la première grossesse, elle risqua un avortement spontané à deux mois; elle dut alors être hospitalisée et fut transfusée de sérum durant les vingt-quatre jours que dura l'hospitalisation. Aux deux accouchements, elle fit de graves hémorragies et rapporte avoir reçu sept transfusions sanguines. Elle faillit mourir, dit-elle. Elle ajoutera : « le sang coule. On se sent bien ». Après le premier accouchement, le retour de ses menstruations fut accompagné de fièvres importantes (104-105°F). Après le deuxième accouchement, le médecin lui déconseilla une troisième grossesse qui mettrait sa vie en péril. Une ablation de l'utérus se révéla alors nécessaire; le médecin lui dit

qu'il était « tout mâché, tout pourri ». Elle hésita alors entre concevoir un troisième enfant ou se faire opérer. Elle choisit la dernière solution, disant : « il faut peut-être mieux que les enfants aient une mère vivante ».

Malgré la culpabilité qu'elle ressentit à refuser une troisième maternité, espérant que Dieu lui pardonnerait, elle prit position face aux risques de mort qui seraient survenus lors d'une autre grossesse. L'adoption d'un troisième enfant, un garçon prénommé Stéphane, lui apparut comme une solution de compromis valable.

Avant l'hystérectomie, deux autres opérations avaient été prescrites et réalisées par le corps médical, une amygdalectomie et une opération du foie, afin de tenter de contrôler les montées de température; mais, ces interventions chirurgicales n'avaient pas eu l'effet escompté : « c'était pas les bons morceaux », avait conclu Marguerite. Elle dut se résigner à plusieurs opérations pour tenter d'endiguer le mal et fut obligée d'exclure d'autres maternités pour diminuer les risques de mort. En fait, les anomalies du fonctionnement corporel étaient apparues bien antérieurement au mariage. L'élévation anormale de température, connue au retour des menstruations après la naissance de sa fille aînée, n'était pas un phénomène nouveau pour la jeune femme.

À l'adolescence, Marguerite avait connu un symptôme que les médecins d'alors expliquaient mal : une fièvre de 104 à 105 degrés Fahrenheit quand elle était menstruée. Les menstruations, d'ailleurs, elle en parle comme s'il s'agissait d'hémorragies. Tout d'abord, quand à onze ans les menstruations arrivèrent, Marguerite eut peur; elle ignorait ce dont il s'agissait. Elle précise aussi que pendant ses menstruations, elle « faisait son chemin, tant elle saignait ». Aussi, attendait-elle que tous soient levés pour quitter le lit à son tour. Vers l'âge de seize ans, les périodes de menstruation s'accompagnèrent de poussées de température. Elle consulta alors et on lui parla de curetage qui ne serait pas fait en raison de son jeune âge. C'est à cette époque qu'un médecin avança que « tout s'arrangerait quand elle serait mariée ». La fièvre des menstruations, la mère la justifiait par le fait que sa fille prenait froid aux pieds, faute de n'être pas assez bien chaussée. Quant à Marguerite, se référant à l'hygiène en cours lors de son adolescence, elle avancera dans une sorte de dénégation que l'hyperthermie ne pouvait s'expliquer par la « malpropreté ».

Marguerite n'en dira pas plus sur les raisons de cette élévation de température; les médecins semblaient ne pas pouvoir l'expliquer. La fièvre, quelles qu'en soient les causes, venait comme un symptôme inattendu, inhabituel.

À la première observation des symptômes qui ont accompagné les menstruations et les accouchements, le constat d'un dérèglement de l'organisme s'impose. En effet, comment se fait-il que le phénomène des menstruations ait été accompagné de fièvres, apparemment inexplicables par les médecins? Que signifie ce raté du corps quand apparaît un événement physiologique, celui des règles, qui est manifestement celui de la femme qui peut devenir mère? Quand Marguerite devient mère, la symptomatologie est telle qu'elle risque la mort. Il est manifeste

que les organes et les phénomènes de la maternité sont affectés. Comment se fait-il que le corps ait ainsi réagi? La question qui surgit alors concerne l'origine de ce désordre de l'organisme.

En cure, Marguerite elle-même s'interroge longuement sur les causes de la morbidité de l'utérus « tout brisé ». Les réponses qu'elle se donne, associent l'état pathologique de cette partie du corps à une série d'hypothèses liées tantôt à ses accouchements, tantôt à un état de « malpropreté ». Elle avance d'abord comme explication la négligence du médecin qui l'avait accouchée la première fois. Elle le compare à un vétérinaire. Puis, elle s'interroge sur la probabilité d'infections qu'elle aurait pu faire. À propos de ces infections, elle en interroge les causes qui auraient pu la concerner et nomme la maladie vénérienne et la « malpropreté ». Cette interrogation sur une possibilité de maladie vénérienne, qui n'a jamais été par ailleurs diagnostiquée par les médecins, sous-entend celle d'un hypothétique transmetteur et renvoie à l'acte sexuel. Dans cette idée d'être l'objet d'une telle maladie, ne peut-on pas y voir celle de la punition, conséquence de la faute? Quant à la malpropreté, elle fait référence aux règles d'hygiène de son adolescence, comme il a déjà été mentionné plus haut.

Les associations de Marguerite relient donc la pathologie de l'utérus à la maternité, à une activité sexuelle potentielle et coupable, et à une manière de se soigner. Le qualificatif de « malpropre » employé pour l'hygiène, elle l'utilise à maintes reprises, tantôt au sens réel, tantôt au sens figuré. Il réfère alors à une autre dimension de sa vie où divers événements primordiaux se sont entremêlés, à partir desquels elle s'est structurée et qui peuvent en partie rendre compte de sa symptomatologie. Ainsi, elle dit de son père et de son oncle qu'ils étaient « malpropres », faisant référence pour le premier à la négligence de son apparence, pour le second au manque d'entretien des poulaillers. Cet oncle paternel, le jumeau du père, était aussi celui qui embauchait, pour l'aider à la ferme, des engagés avec deux desquels, jugés insignifiants, elle avait eu maille à partir. Son beau-père était également considéré comme malpropre, lui qui souffrait d'hémorragies en raison d'un cancer de l'intestin et qui « taponnait les fesses » des jeunes filles dont elle-même, avant son mariage. Les oncles maternels recevaient le même qualificatif, eux qui, sous l'abus d'alcool, avaient tenté sur elle antérieurement les mêmes gestes que le beau-père.

Par la chaîne d'associations, la pathologie de l'utérus s'est trouvée associée au sang et au sexe, deux éléments renvoyant à des événements majeurs de son enfance. Le travail de psychothérapie amène progressivement Marguerite à se souvenir de faits et d'expériences liés tantôt à l'un, tantôt à l'autre élément.

À sept ou huit ans, un homme de dix ans son aîné, engagé chez l'oncle paternel pour des travaux fermiers, l'emmena se « coucher dans la tasserie de foin ». Elle ne se souvient plus de ce qui s'est passé et cette amnésie l'inquiète. Toutefois, elle se rappelle que, après être rentrée chez elle, elle s'est étendue sur le lit dans sa chambre. « J'étais toute recroquevillée, les yeux ouverts; je n'ai rien dit à ma mère ». Quand elle parle du jeune homme dans les séances, elle dit : « il y en aurait

eu une, avant ces « autres », qui aurait été violée »; on peut concevoir qu'au niveau imaginaire, elle est celle-là. Dans une autre séance, toutefois, elle constate qu'il n'y a pas eu pénétration car elle a saigné lors de sa première relation sexuelle. Plus tard, elle dira qu'il a dû « jouer » avec elle, dédramatisant ainsi l'hypothèse d'un viol.

De cet événement précoce, à l'époque où elle l'a vécu, Marguerite n'avait pu rien dire. Elle était restée avec un vécu, quelque chose qui travaillait son corps d'enfant, sans rien en comprendre.

À cette même période est relié un autre souvenir, celui de l'accouchement de sa mère « toute blanche », qui faisait une hémorragie et qui risquait de mourir. Marguerite se souvient avoir « charroyé de la glace » pour sa mère. Dans ce même laps de temps, une tante habitant une rue voisine mourut en couches suite à une hémorragie. Plus tard encore, Marguerite se souvient avoir vu des draps qui séchaient sur la corde à linge et avoir eu peur que sa mère soit morte. En fait, la mère venait d'accoucher d'un bébé mâle qui n'avait pas survécu; elle avait à nouveau fait une hémorragie. Dans son enfance, Marguerite dit avoir craint sans cesse que sa mère meure. Après que les médecins eurent déconseillé d'autres grossesses à la mère pour des raisons vitales, elle eut encore deux autres enfants. Dans la réalité, il existait donc un risque de mort de la mère, lié aux accouchements.

Au risque de mort, Marguerite fut encore confrontée quand elle eu dix ans, suite à un accident survenu à son jeune frère, Victor, dont elle avait la surveillance. En traversant la rue à l'insu de l'aînée, le cadet fut renversé par une voiture. Le frère tomba dans le coma; il eut une fracture du bassin. « Il n'y avait pas de sang », dit Marguerite. Mais, chacun craignait le pire pour Victor qui sortit de ce choc sans handicap majeur, semble-t-il.

Quand elle avait quinze ans, la dernière née de la fratrie, Marcelle, âgée de sept mois, risqua de mourir de pneumonie.

L'enfance et l'adolescence de Marguerite ont été ainsi réellement marquées par les dangers de mort et les hémorragies à répétition. Dans son enfance et son adolescence, elle a également connu deux autres événements qui survenaient comme une répétition de la scène avec l'engagé. Vers dix ans, elle alla cueillir des bleuets avec une cousine de cinq ans son aînée. Celle-ci lui demanda des caresses génitales. Marguerite acquiesça d'abord, puis se rétracta et partit en courant à la maison. De cela non plus, elle ne dit rien à sa mère. Alors qu'elle avait treize ans, un autre engagé de l'oncle chercha à la « tasser dans les coins ». « Il m'aimait bien, dit-elle. Je le haïssais ». Elle se souvient qu'il « puait des pieds » et qu'elle lui jouait des « coups pendables » pour qu'il se fasse renvoyer.

Le retour sur son passé témoigne que simultanément Marguerite avait été confrontée à des événements réels pour lesquels l'enfant n'eut pas de mots et pour lesquels les adultes de son entourage ne purent lui en donner. Les événements de l'enfance, à l'âge de sept, puis de dix et treize ans, comme rappels des précédents, avaient interpellé sa sexualité sans qu'elle ne sût quoi en faire. À

la même époque, les hémorragies de la mère laissent l'enfant dans la crainte de la mort. Les hémorragies maternelles comme le contact trop précoce avec l'engagé avaient confronté Marguerite, enfant, à l'incompréhensible, à l'absence de mots pour en rendre compte; ils ont alors exercé une fonction de traumatisme.

Le travail thérapeutique a mis en évidence que l'enfant avait articulé le vécu traumatisant des dramatiques accouchements de sa mère ainsi que celui des invitations sexuelles autour du mot « mort », signifiant inconscient, qui cristallisait le réel des événements auxquels Marguerite se confrontait sans mots. C'est à partir d'un rêve, où apparut la figure de la « mare de sang », que Marguerite déroula le fil des associations qui allèrent de la « mare de sang » de la mère lorsqu'elle avait des hémorragies, à la « mort » qui guettait, et enfin, à ses propres « hémorragies ». Elle formait la chaîne des associations « mare » - « mort » - « mère ».

Plus tard, dans la thérapie, à l'occasion d'un symptôme bénin, elle associera une curiosité infantile face aux dangereux accouchements de sa mère à ses expériences sexuelles précoces. Un commentaire de Marguerite, qui sembla lui échapper dans une séance, fut suivi d'une entorse qu'elle se fit au pied : elle put alors continuer à nommer ce avec quoi elle était aux prises. En effet, dans une séance, elle dit : « Vous avez peut-être pensé que j'ai aimé une troisième personne »? Ce commentaire inattendu la stupéfia elle-même après qu'elle l'eut verbalisé. Elle ne put en dire davantage et resta comme interdite devant son commentaire, sans comprendre. Elle n'avait jamais fait allusion à une deuxième ou à une troisième personne dans sa sphère amoureuse : consciemment, il n'y avait qu'un homme qui avait compté pour elle, et qui était son actuel compagnon de vie. Dans les jours qui suivirent la séance, elle tomba dans un escalier dont elle avait sauté une marche et se fit une entorse. Tomber et se faire une entorse furent l'occasion d'associer sur le vécu interdit de son enfance. « Tomber » la renverra à nouveau à la rencontre avec le premier engagé où elle serait tombée. Elle dit alors : « si j'étais avec lui, j'étais aussi vicieuse que lui ». Elle trouve que « c'est bas d'avoir accepté ». Elle se demande pourquoi elle n'en a pas parlé à sa mère. Elle parle alors d'avoir été attirée par le charme physique de l'inconnu.

Le travail de psychothérapie a permis à Marguerite de lever une part du refoulement et lui a permis de reconnaître dans un premier temps, puis de dire qu'elle pouvait avoir trouvé un plaisir à la rencontre de ses sept-huit ans. En se trouvant « vicieuse », elle reconnaît, en même temps qu'elle le disqualifie, un plaisir alors éprouvé. Jusqu'à cette séance, Marguerite faisait face à une jouissance impossible à nommer qui avait eu, autrefois, un rôle traumatisant. Dans cette même séance, elle se demande également si ce qu'elle a vécu, jeune, avec un homme, n'a pas à voir avec l'intérêt qu'elle ressentait quand sa mère avait des enfants et accouchait. Marguerite indique ainsi sa curiosité pour les accouchements de sa mère. La curiosité enfantine et le réel de la mort et des hémorragies s'associaient pour l'enfant. Se mêlait à cela le vécu sexuel avec l'engagé. Ce que Marguerite nomme dans sa thérapie, c'est que, enfant, elle était partie prenante des

événements de sa vie et de celle de sa mère; elle associait les uns avec les autres, probablement à la recherche d'une explication.

Le symptôme de l'entorse, apparu en cours de thérapie, est venu à la place de ce qu'elle n'a pu dire, parce qu'encore refoulé, quand lui a échappé la remarque sur l'amour d'un troisième homme. Repris en séance, il vient dire le « tort » que l'engagé lui a fait, celui qu'elle s'est fait en gardant pour elle le secret de son expérience, le tort qu'elle croit avoir fait à sa mère en lui reprochant son mariage, celui qu'elle a faite, enfant, aux interdits, « d'avoir accepté » d'aller avec l'homme. La partie de son corps concernée par l'entorse apparaît signifiante. En effet, le pied a déjà été lié à son histoire, celle avec un engagé qui « puait des pieds » et « qui ne l'haïssait pas », et celle des explications maternelles qui associaient « froid aux pieds » et élévation de température.

Après ce long exposé, reprenons la question concernant les raisons du dérapage de l'organisme. Comment expliquer la symptomatologie de Marguerite, les hémorragies, l'élévation de température, la pathologie de l'utérus,...?

La thérapie a mis en évidence l'effet traumatisant des accouchements maternels hémorragiques. Parallèlement à cela, l'enfant est confrontée à une jouissance sexuelle dont rien ne se dit. Elle reste à l'égard de ce qui lui arrive ou dont elle est le témoin, dans un état d'ignorance et de curiosité. Des morts, probablement entendus alors, vont attirer son attention et seront comme une explication, un qualificatif de ces événements. « Mort », « mare de sang », et, « mère », nous paraissent être de ces mots. Face au non-dit, vécu comme interdit, ces mots subiront le refoulement et appartiendront à la structure de l'inconscient qui, désormais, disposera de ces signifiants, et, ne chercheront qu'à réapparaître à l'insu de Marguerite.

À chaque fois que Marguerite est confrontée à quelque chose d'irreprésentable, c'est-à-dire à ce que nous appelons le Réel, à défaut de trouver les mots qui en rendraient entièrement compte, le dispositif inconscient va être interpellé et va agir automatiquement. Quand Marguerite a ses règles, elle ignore ce dont il s'agit, mais le sang la renvoie probablement au sang des maternités de sa mère. À l'adolescence, quand le désir sexuel s'aiguise, les menstruations s'accompagnent de fièvre. Non seulement le mot même de fièvre peut renvoyer à la fièvre du désir, mais on peut analyser l'élévation de température comme un symptôme qui survient, en tant que manifestation spécifique, en réponse à la répétition des traumatismes antérieurs, que le sang des règles et la féminité de l'adolescence rappelaient.

Les hémorragies de Marguerite lors de ses accouchements peuvent être comprises de façon semblable. Confrontée à nouveau aux traumatismes de son enfance, le signifiant « mort » agit et vient perturber le fonctionnement du corps qui fait une « hémorragie ». Le nom même de ce symptôme renvoie à la mort qui agit.

Nous ne concevons pas les symptômes de Marguerite comme un décalque de ceux de sa mère, même si on peut y retrouver une analogie, mais comme une



marque sur le corps, une écriture de ce qui est inconsciemment à la disposition du sujet, c'est-à-dire, de ce qui structure son inconscient. La marque de ce qui est inconscient viendrait s'écrire sur le corps quand la personne est confrontée à un réel, à un trauma et qu'elle ne dispose de rien d'autre pour tenter de cerner ce trauma.

Ce qui a structuré l'inconscient de quelqu'un, notamment à partir des expériences infantiles, est comme un bien dont le sujet a usage à son insu; en reprenant la notion de jouissance avancée par Jacques Lacan, en droite ligne de la définition du droit, nous disons que le sujet « jouit » de son inconscient au sens qu'il en a l'usufruit (Lacan, 1975). Cette jouissance fait déraiper l'organisme et travaille le corps. Le symptôme corporel reste une alternative inconsciente quand rien d'autre ne peut venir cerner le trauma. Nous parlons du symptôme comme d'une écriture, en tant qu'il est une représentation d'un réel qui laisse des marques dans la chair.

Habitée par son inconscient, aux prises avec des traumas, Marguerite a vu son corps devenir malade à son insu. La jouissance n'a trouvé d'autre issue que de venir s'écrire sur le corps.

La démarche de psychothérapie a favorisé une autre écriture de la jouissance. Dans les premiers temps de la thérapie, Marguerite se plaint de son anxiété, est submergée par des idées dépressives. Dans le but de bien faire, elle venait alors d'intervenir dans les projets matrimoniaux de son fils et se voyait, sans comprendre, accusée de s'être immiscée dans une sphère qui ne la concernait pas. Qu'elle ait voulu s'épargner les risques de mort qui paraissaient accompagner les reproches qu'un enfant, devenu adulte, pourrait faire à sa mère, cette idée consciente était loin de l'effleurer; aussi intervint-elle. Avant cette malencontreuse ingérence, de nombreux symptômes corporels usaient la santé de Marguerite et avaient nécessité une intervention médicale, voire chirurgicale, pour tenter d'y remédier. À aucun moment, semble-t-il, Marguerite ne put lier son agir ou ses symptômes aux traumatismes antérieurs.

Par le travail d'associations, la psychothérapie ouvrit sur une autre perspective. Non seulement Marguerite put lier entre eux la succession des accouchements hémorragiques où sa mère risquait la mort, les décès de son enfance en la personne de son frère et de sa tante, l'accident du frère cadet qu'on craignait mortel, et, les répétitions ultérieures de ces traumas dans les hémorragies de son beau-père, mais encore, elle découvrit comment mort et hémorragie étaient liés pour elle à l'expérience sexuelle avec l'engagé. Le refoulement s'estompant, elle découvrit que le contact avec l'engagé l'avait troublée et qu'elle avait pu y trouver une jouissance interdite.

Avec le recul de la thérapie, on peut faire l'hypothèse que la mort qui agit, qui la travaille, est liée à la fois aux morts réelles et aux risques de mort, en même temps qu'à la première jouissance, vite refoulée, parce qu'interdite.

En acceptant de rompre son silence dans la thérapie, Marguerite a écrit une autre histoire de sa vie, fait d'une suite d'événements et de vécus subjectifs

entremêlés. Au terme de la démarche, elle n'avait pas retrouvé de souvenirs concernant le contact avec le premier engagé; mais, après avoir pu nommer et situer les enjeux de cette première expérience, la situation avait perdu de son aspect traumatisant; Marguerite ne s'interrogeait plus avec angoisse sur l'existence ou non d'un viol, mais elle parlait alors d'« attentat à la pudeur ». En fait, la thérapie avait permis à Marguerite de considérer sa jouissance. Certes, cette dernière la dépassera probablement toujours et la fragilité à certains événements persistera-t-elle. Mais, on peut espérer qu'au lieu d'être agie par ce qui l'habite, Marguerite tentera d'en être l'agent. Elle avait d'ailleurs récemment découvert un « hobby », la floriculture. Elle aimait jardiner les fleurs dont elle disait : « une fleur est un parfum sur une plaie ». La métaphore que Marguerite employait pour justifier son activité de loisir ne dit-elle pas ce qu'elle avait trouvé pour rendre supportable la blessure qui existerait à jamais? Par le biais d'une activité créatrice, Marguerite ne supportait-elle pas sa « plaie », qui est à entendre aux sens réel et figuré? N'aurait-elle pas trouvé une manière de vivre sa jouissance en cultivant des fleurs d'où émane un parfum? Ne serait-ce pas une nouvelle écriture de la jouissance qui limiterait celle qui s'inscrit sur le corps? Il s'agit, certes là, d'une hypothèse.

Par la parole, le travail analytique a permis un déchiffrement de la jouissance; en ouvrant sur la culture des fleurs, il a favorisé un réinvestissement de cette jouissance. Aussi, peut-on espérer que la tentative thérapeutique de cerner l'irreprésentable aura comme effet de limiter l'inscription corporelle.

**bernadette colombel**

176, évêché est  
rimouski G5L 1Y1

---

### Note

1. À ce propos, se référer à Jacques Lacan, *Les Écrits I, L'instance de la lettre ou la raison* depuis Freud, Paris, Seuil, 1966, p. 249 à 289.

---

### Références

- de SAUSSURE, F., 1960, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bolly et Albert Sechehaye, Paris, Payot, 5e édition.
- FREUD, S., 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, Paris, 1973.
- LACAN, J., 1975, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil.